

Comment pourrai-je jamais reconnaître votre généreux dévouement pour moi ? dit-elle à son sauveur, d'une voix tremblante de reconnaissance et d'émotion.

—J'ai fait peu de chose, répondit l'inconnu simplement mais avec bonté.

Ah ! sir ! vous auriez été impitoyablement massacré par les Sauvages s'ils vous avaient aperçu !

—C'est possible. Mais j'ai souvent déjà couru les mêmes risques pour de moins bonnes causes. Au fait, qu'est-ce que la vie pour moi ?... et que puis-je craindre en la risquant ?

—La vie est une douce chose pour moi, sir ; elle m'est précieuse et chère. Je voudrais que pour tous elle fut aussi heureuse que pour moi !

—Madame, je suis bien aise d'avoir pu vous rendre service, et de pouvoir ramener à votre mari vous et votre enfant.

—Pourrais-je savoir qui est celui à qui je dois tant de reconnaissance ?

—Pardonnez-moi de vous répondre brièvement à cet égard. Nous ne nous sommes jamais rencontrés jusqu'à ce jour. Je ne suis qu'un simple chasseur ; le hasard m'ayant appris que ces coquins vous avaient fait captive, je me suis déterminé à vous suivre pour vous secourir s'il était possible. Maintenant nous sommes sauvés, je pense.

—Mais, si je ne me trompe, au lieu de nous diriger vers le Fort, nous lui tournons le dos ?

—Oui.

—Vous avez certainement de bonnes raisons pour prendre cette direction ; puis-je vous demander quelle est votre pensée.

—Oui sans doute. Les Sauvages découvriront notre fuite très promptement, ou plus tard, demain matin. Naturellement ils supposeront que nous avons pris la route de la vallée pour nous rendre au Fort. Mais, ne vous y trompez pas, ils auront bientôt démêlé nos traces et ne tarderont point à reconnaître leur vraie direction. Ils s'apercevront aussi que vous avez été aidés par quelqu'un.

—Comment croyez-vous qu'ils sauront cela ?

—D'abord ils n'ignorent pas qu'il vous était impossible de vous délier seule. Et second lieu, ils découvriront bientôt le corps de l'Indien que j'ai laissé derrière un rocher.

—En effet, j'ai vu comme un fantôme sortir de l'ombre ; puis un Sauvage s'est débattu convulsivement.

—C'était moi que vous avez aperçu : c'était moi aussi qui vous ai lancé un billet, hier matin, pour vous avertir que j'étais proche.

—Je l'ai supposé. Mais vous n'êtes donc pas un Indien, quoique vous en portiez le costume ?

—Non. Prévoyant le cas où un Sauvage viendrait à se réveiller sur mon passage, j'avais songé à me procurer un de leurs costumes ; car j'étais sûr de cheminer ainsi au milieu d'eux sans être remarqué : j'eusse même été avec vous, qu'ils n'auraient fait aucune attention, me prenant pour Wontum. Pour me procurer le vêtement nécessaire, je ne pouvais le prendre que sur le dos d'un Indien : le moyen était facile ; je me suis approché sans bruit du coquin le plus proche et tout en lui serrant convulsivement la gorge, je lui ai planté mon couteau dans le cœur. Vous avez vu ;... ce n'a pas été long. Tout allait pour le mieux ; aussitôt mon homme mort je l'ai porté derrière un rocher ; là, j'ai changé de toilette avec lui.

—Est-ce votre voix qui a prononcé mystérieusement ces paroles : "Pourquoi le sang n'a-t-il pas coulé ?..."

—Oui.

—Où allons-nous maintenant.

—Je vous conduis à la cabane du vieux John qu'on appelle l'Ermite.

—En quel lieu ?

—Au confluent des rivières Sweet-Water et Platte.

—Pensez-vous que, là, je serai en sûreté jusqu'à ce que mon mari ait été averti et vienne me rejoindre ?

—Peut-être y sera-t-il arrivé avant nous. Son intention était de se mettre en campagne avec un fort détachement sur les rives du Sweet-Water, afin d'intercepter le passage à la bande qui vous avait capturé.

—Ainsi donc mon mari sait maintenant quel a été mon sort ?
—Oui ; il se hâte toutes ses forces pour vous venger et châtier sévèrement toute cette canaille sanguinaire qui vous ont si fort maltraitée. —N'auriez-vous pas besoin de vous reposer un instant ?

—Oh non ! la perspective de revoir mon bien-aimé Henry éloigne de moi toute lassitude. Hâtons le pas, au contraire ; je crains que ces horribles persécuteurs viennent à retrouver notre trace et se mettent à notre poursuite. Ce serait la mort s'ils nous rejoignaient dans cette solitude !

Les deux fugitifs continuèrent en silence leur course rapide ; l'inconnu portant toujours avec tendresse l'enfant dans ses bras. Le soleil apparaissait à l'horizon lorsqu'ils arrivèrent aux dernières déclivités de la montagne : à peu de distance ils rencontrèrent une petite cabane.

—C'est là que demeure l'Ermite, dit l'inconnu ; ici vous serez en sûreté ; vous pouvez entrer avant moi.

Manonie pénétra dans l'humble chaumière, tenant le petit Harry par la main : à peine la porte fut-elle ouverte, qu'une jeune femme se trouva en pays de connaissance. Mary Oakley et sa mère la reçurent avec les démonstrations du plus vif intérêt et la comblèrent de caresses.

À l'apparition de son guide elles éprouvèrent un tressaillement de terreur, causé par son apparence Indienne.

Mais la crainte dura peu ; un éclair de joie étincela dans les yeux de Mary : elle s'élança vers le nouveau venu et prit ses mains avec un transport de joie.

—Quindaro ! bien cher ! Est-ce vous ? oh ! que je suis heureuse ! s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

En effet, c'était cet homme étrange qui avait arraché Manonie à un sort affreux.

CHAPITRE VIII

PARADIS PERDU

Mary Oakley et son ami Quindaro ne s'étaient pas rencontrés depuis plusieurs mois ; ils avaient donc beaucoup de choses à se dire — beaucoup de ces importantes futilités qui encombreront le répertoire des amoureux.

On aurait eu peine à croire que cet homme au caractère de bronze, à l'âme pleine de sombres pensées, toujours rêvant la vengeance, toujours familier avec le sang et les combats, pût s'arrêter le cœur à parler de douces choses, si toutefois il avait un cœur capable d'aimer.

On se serait trompé : Quindaro devenait bon, doux, simple comme un enfant, lorsqu'un reflet de l'heureuse vie de la famille venait illuminer la nuit de ses souvenirs.

Ce fut donc avec une juvénile allégresse qu'il retint dans ses mains les petits doigts de Mary, et qu'il engagea avec elle un joyeux babillage.

Pour arriver à la bienheureuse cabane où elle espérait retrouver son mari, la pauvre Manonie avait épuisé ses forces. Une fois en sûreté, elle se sentit anéantie et retomba presque sans connaissance. On se hâta de lui préparer un bon lit de bruyères et de mousse, dans lequel elle s'endormit aussitôt d'un profond sommeil, ayant à ses côtés le petit Harry.

Quindaro et Mary s'étaient assis au pied d'un grand chêne, sur le vert gazon, au bord de la rivière murmurante. Le jeune homme venait de raconter les péripéties au milieu desquelles s'était accomplie la délivrance de Manonie ; puis, il avait narré ses propres aventures depuis plusieurs mois.

—Cher Walter ! — j'aime mieux vous appeler ainsi, ce nom est plus doux à mes lèvres, plus harmonieux à mes oreilles ; murmurer la jeune fille en ouvrant tout grand ses yeux bleus, pleins d'une tendre admiration.

—Appelez-moi Walter, ma bien-aimée, si cela vous fait plaisir. Je n'ai jamais entendu résonner ce nom de Quindaro qu'au milieu du carnage et des combats, il est un signal de mort. Moi aussi j'aime à écouter l'autre nom, le nom de ma jeune enfance. Il n'y a plus une créature vivante qui me l'ait répété depuis que ma famille a été anéantie : aussi, lorsque votre voix si douce le murmure à mon oreille, un frisson de